

LIVRE III
PÉRIODE CLASSIQUE HEIAN

(800-1186.)

CHAPITRE I

INTRODUCTION

En 794, la capitale fut transportée au lieu qu'occupe encore l'actuelle cité de Kiôto. Elle reçut le nom de Heian-zô, ou « Cité de la Paix ». Les mikados continuèrent à en faire leur résidence jusqu'à la révolution de 1868; mais le terme de « Période Heian » s'applique exclusivement à l'époque où Kiôto était le siège effectif du gouvernement, c'est-à-dire à une période d'environ quatre siècles. Lorsque Yoritomo, à la fin de cette période, établit le Sôgounat, ou gouvernement de la caste militaire, à Kamakoura, à l'est du Japon, toute autorité y fut aussi transportée en fait.

Avec la fondation de la ville nouvelle de Heian-zô (Kiôto), l'essor de progrès, qui avait reçu son impulsion des influences combinées du savoir chinois et du Bouddhisme, atteignit son apogée, et une période de grande

geaient pas le sentiment commun à la plupart des nations d'Extrême-Orient, qu'elles devaient être tenues en sujétion et autant que possible en réclusion. Des chefs de tribus féminins sont fréquemment mentionnés dans les vieilles histoires, et même plusieurs mikados furent des femmes. A vrai dire, les Chinois semblent avoir pensé que le « monstrueux régiment des femmes » était de règle au Japon à cette époque; du moins ils désignent souvent ce pays sous le nom de « Pays de la Reine ». On pourrait citer maints exemples de femmes exerçant une influence et conservant une indépendance de conduite en désaccord parfait avec les notions préconçues que nous avons de leur position en Orient. C'est cela qui donne à leurs œuvres littéraires une allure de liberté et d'originalité qu'il serait vain de chercher dans les écrits des recluses du harem.

Le fait que la littérature de la période Heian fut en grande partie leur œuvre explique sans doute dans une certaine mesure son caractère paisible et domestique. Elle abonde en descriptions de scènes d'intérieur et de cour, d'amours et d'aventures sentimentales ou romanesques. Bien que la moralité qu'elle révèle ne soit rien moins que collet-monté, la langue y est uniformément raffinée et décente, ressemblant, à cet égard, à la meilleure littérature chinoise, sur laquelle le goût japonais se modela, et contrastant fortement avec l'école pornographique de fiction populaire qui déshonora le Japon aux xviii^e et xix^e siècles.

La période Heian vit se produire un progrès important dans l'art d'écrire : l'invention de l'écriture phonétique appelée *Kana*. Les anciens Japonais n'avaient pas d'écriture. Quand ils voulurent écrire leur langue phonétiquement ils n'eurent d'autre alternative que d'employer

l'idéographie chinoise. Ce système prête à deux objections. Un caractère chinois est une combinaison compliquée, comportant des traits nombreux, et comme un caractère complet était nécessaire pour chaque syllabe des mots polysyllabiques japonais, un encombrement intolérable en fut le résultat. La seconde objection est qu'une syllabe japonaise donnée pouvait être représentée par plusieurs caractères chinois différents. Quelques centaines étaient effectivement en usage pour écrire les quarante-sept syllabes qui constituent la langue. Il n'était pas facile de se rappeler tout cela, pas plus en lisant qu'en écrivant. Pour obvier à ces difficultés, les Japonais firent deux choses. Ils ramenèrent à un nombre limité de caractères les signes phonétiques et ils les écrivirent sous une forme abrégée ou cursive. Il y a deux variétés du genre d'écriture ainsi produit, qui sont connues sous les noms de Katakana et Hiragana. Aucune date exacte ne peut être assignée à leur mise en usage, mais il suffit pour nous de savoir qu'on les employait déjà à la fin du ix^e siècle. Elles simplifiaient considérablement l'écriture, et ce n'est pas trop dire que, sans elles, le labeur de fixer par écrit les interminables compositions de cette période eût fait hésiter les scribes les plus industrieux.

CHAPITRE II

LA POÉSIE. — LE KOKINCIYOU

Pendant les soixante-dix ou quatre-vingts ans qui suivirent l'établissement de la capitale à Heian ou Kiôto, les lettres chinoises absorbèrent tout l'intérêt de la nation. Aucune œuvre importante écrite en prose et en langue japonaise pendant cette période ne nous est parvenue. La poésie nationale s'alanguit aussi. La versification en chinois était à la mode, et les mikados et les princesses elles-mêmes prirent rang parmi les adeptes de cet art. Cependant à la fin du ix^e siècle il se produisit une renaissance de la poésie japonaise. On rencontre alors les noms de YOUKIHIRA, NARIHIRA, OTOMO NO KOURONOUKI et d'autres qui furent suivis, au début du x^e siècle, par KI NO TSOURAYOUKI, OCI KÔZI, HENZÔ, et la poétesse ONO NO KOMATCHI.

En 905, le mikado Daïgo enjoignit à un comité de fonctionnaires du Service de la Poésie Japonaise, formé de KI NO TSOURAYOUKI et d'autres poètes, de composer un recueil des meilleures pièces produites pendant les cent cinquante années qui avaient précédé. L'anthologie

connue sous le nom de *Kokinciyou* (Poèmes anciens et modernes) fut le résultat de leurs labeurs. Elle fut achevée vers 922 et contient plus de onze cents poèmes arrangés sous les titres de Printemps, Été, Automne, Hiver, Félicitations, Séparations, Voyages, Noms de Choses, Amour, Douleur et Mélanges. Cinq seulement dans le nombre sont du type long appelé naga-outa, tout le reste étant des tanka de trente et une syllabes, et quelques-uns de courts modèles à peu près similaires.

L'abandon du naga-outa pour le tanka, indiqué par ces chiffres, ne fut pas un trait passager de la poésie japonaise. Il s'est continué jusqu'à nos jours, avec des conséquences fatales, et il fut un obstacle à tout progrès véritable dans l'art poétique. Pourquoi une nation qui possédait dans le naga-outa un instrument commode, comme des exemples le montrent, pour la production de poèmes narratifs, élégiaques ou autres, a-t-elle pu se borner pendant des siècles à une forme d'expression poétique dans les étroites limites de laquelle ne pouvaient être contenus que des aphorismes, des épigrammes, des concetti, ou de brèves exclamations? Il est plus facile de poser la question que d'y répondre.

Une grande partie de la poésie de ce temps fut le résultat de tournois poétiques, dans lesquels des sujets étaient proposés aux compétiteurs par des juges qui, avant de prononcer leur verdict, examinaient chaque phrase et chaque mot avec un soin critique des plus minutieux. Comme on peut s'y attendre, les poèmes produits dans ces conditions sont d'un type plus ou moins artificiel et manquent de la vigueur spontanée des premiers essais de la muse japonaise. Des concetti, des acrostiches et des jeux de mots intraduisibles y tiennent une place trop prépondérante; mais, pour la perfection

de la forme, les productions de ce temps sont incomparables. C'est sans doute à cette qualité qu'est due la grande popularité de ce recueil. Sei Sonagon écrivait, dans les premières années du XI^e siècle, que l'éducation d'une jeune fille consistait à connaître l'écriture, la musique et les 20 volumes du *Kokinçiou*. La poésie qui suivit est évidemment modelée sur ce type plutôt que sur les poèmes plus archaïques du *Manyociou*. Même à l'heure actuelle le *Kokinçiou* est la plus connue et la plus universellement étudiée de toutes les nombreuses anthologies de la poésie japonaise.

QUELQUES TANKAS EXTRAITS DU KOKINÇIOU

Qui cela peut-il être
 Qui le premier donna à l'amour
 Ce nom ?
 « Agoniser » est le vrai mot
 Dont il eût bien pu se servir.

La personnification de l'Amour ne se rencontre pas dans le style japonais.

Puis-je t'oublier,
 Même pour un temps aussi court
 Que le moment où les épis du grain,
 Sur les champs d'automne,
 Sont illuminés par le reflet de l'éclair ?

Je me suis endormi en pensant à toi ;
 Peut-être pour cette raison
 Je t'ai vue en rêve !
 Si j'avais su seulement que c'était un rêve,
 Je ne me serais pas éveillé.

Appellerons-nous un rêve seulement
 Ce que nous voyons
 Tandis que nous dormons ?
 Ce monde vain lui-même
 Je ne puis le considérer comme une réalité.

Je sais que ma vie
 N'a aucune assurance d'un lendemain,
 Mais aujourd'hui,

Tant que l'obscurité n'est pas encore tombée,
 Je m'affligerai pour celui qui a disparu.

O toi, coucou,
 De l'ancienne capitale
 D'Iso no Kami (Nara),
 Ta voix seule
 Est tout ce qui reste de jadis.

Tsourayouki, ayant été froidement accueilli par les gens de son pays natal, cueille une branche de prunier en fleurs et s'écrie :

Son peuple ? Ah ! bien !
 Je ne connais pas leurs cœurs,
 Mais dans mon pays natal
 Les fleurs sont odorantes encore
 De leur ancien parfum.

Les nuances des fleurs
 Se mêlent à la neige,
 De sorte qu'on ne peut les voir ;
 Mais leur présence se révèle,
 Ne serait-ce que par leur parfum.

Je suis venu et ne t'ai pas trouvée :
 Beaucoup plus humide est ma manche
 Que si j'avais cheminé au matin,
 A travers les jeunes bambous
 De la plaine d'automne.

Cette nuit de printemps,
 De ténèbres informes,
 La couleur des fleurs de prunier
 Ne peut en vérité se voir,
 Mais comment leur parfum pourrait-il se cacher ?

Qu'est-ce donc qui me fait me sentir aussi désolé
 Ce soir,
 Tandis que j'attends
 Quelqu'un qui ne vient pas ?
 Ne serait-ce pas le souffle du vent (glacial) d'automne ?

Je voudrais que ton cœur
 Se fonde en moi,
 De même que, quand vient le printemps,
 Les glaces dégèlent
 Et ne laissent pas de traces.

Pendant maintes années
 En moi le feu de l'amour
 Ne s'est pas apaisé ;

Cependant ma manche glacée (trempée de larmes).
N'a pas encore dégelé.

C'est moi seul
Qui suis le plus misérable,
Car il ne se passe pas d'années
Où même le bouvier
Ne rencontre pas celle qu'il aime.

Il y a ici une allusion à l'histoire chinoise suivant laquelle le Bouvier, une des constellations qui se trouvent auprès de la Rivière du Ciel (la Voie Lactée), est l'amant d'une étoile située de l'autre côté et appelée la Fileuse. Ils sont séparés toute l'année, sauf le septième jour du septième mois, où les pies forment un pont par-dessus la Rivière du Ciel, afin de permettre au couple de se rencontrer. La poésie chinoise et la poésie japonaise contiennent d'innombrables allusions à cette légende.

La plus commode des nombreuses éditions du *Kokin-ciou* est le *To Kagami* de Motoōri. Elle contient une paraphrase familière moderne de l'original.

CHAPITRE III

PROSE. — LA PRÉFACE DU KOKINCIYOU.
TOSA NIKKI. — TAKÉTORI MONOGATARI. — ISÉ MONO-
GATARI. — OUVRAGES MOINS IMPORTANTS

La Préface du Kokinciou.

Deux siècles environ s'écoulèrent après que le *Koziki* eut été fixé par écrit, sans qu'aucune addition notable ait été faite à la prose japonaise. Quelques-uns des *Noritos* et des édits impériaux décrits dans un précédent chapitre appartiennent à cette période, mais ce ne fut pas avant le début du x^e siècle que les écrivains japonais prirent au sérieux la pratique de la prose dans leur langue nationale. KI NO TSOURAYOUKI, le poète et le compilateur du *Kokin-ciou*, fut le premier à ouvrir la marche.

Peu de détails sur sa vie nous sont parvenus. Il était un noble de la cour et faisait remonter son origine en ligne directe à l'un des mikados. Son histoire n'est guère plus que le détail des emplois successifs qu'il remplit à Kiôto et dans les provinces. Il mourut en 946.

Sa fameuse préface du *Kokin-ciou* fut écrite vers 922.